

(Se) tromper, trahir

Par Mme Marie-France Renard

Parler de Pierre Mertens participe pour moi d'une esthétique de l'amitié (Blanchot) et d'une éthique de l'admiration (Canetti). Ces expressions, que l'écrivain m'a donné de découvrir, ouvrent chacun de mes exercices d'admiration.

Ma reconnaissance va également au Théâtre-Poème et à son âme, Monique Dorsel, qui depuis de longues années accueillent la voix de Pierre et la matérialisent en d'inoubliables représentations.

L'erreur et la trahison sont deux modalités d'un rapport complexe à la vérité.

L'erreur est un acte de l'esprit qui tient pour vrai ce qui est faux et inversement. Elle dénote ainsi d'une absence de discernement adéquat dans le rapport au réel. Il peut donc s'agir d'une faute, (ânerie, bêtise, illusion), d'une bévue (confusion, malentendu, méprise quiproquo), d'une aberration, d'une absurdité.

Si elle est *non intentionnelle*, elle est une gaffe, un impair, une inadvertance, une maladresse, un égarement, un errement, une extravagance.

Si elle est *intentionnelle*, elle s'apparente au mensonge.

La trahison, elle, est toujours intentionnelle ; c'est un crime commis par une personne qui passe à l'ennemi. C'est une défection, une désertion, un manque grave au devoir de fidélité. Trahir peut également — et c'est là que tout se complique — signifier révéler, laisser voir, être le signe, l'indice.

Ces deux notions hantent véritablement l'univers de Pierre Mertens. Tant ses romans que ses essais critiques les déploient et les articulent de façon récurrente. Ne sont-elles pas, à ses yeux, inhérentes à l'acte d'écrire lui-même, ainsi qu'il l'affirme dans *L'agent double*¹ ?

Le verbe « trahir » comporte, en français, au moins deux significations. Il peut s'agir de l'interruption d'une fidélité, à quelque chose ou à quelqu'un. On se contredit, ou simplement on se déplace, on passe de l'autre côté...

Mais il peut en aller aussi de la divulgation, de la révélation d'un secret.

Dans la première hypothèse, on semble mentir, tromper, renier.

Dans la seconde, on livre, au contraire, la vérité et, même on renchérit sur elle, on en donne à voir plus qu'il n'était prévu, davantage qu'on ne souhaitait.

L'écrivain, dans tous ses états, apparaît bien à cette double image. Plus il fictionnalise, plus il exprime le vrai. Plus il change de place et davantage il a de chances de demeurer fidèle au mouvement qui le porte. Donc à son projet, à son ambition.

De la trahison de l'écriture à la trahison d'un écrivain, de l'erreur d'un personnage à sa trahison, la matière est donc bien riche ! C'est, en tout cas, celle qui anime *Les éblouissements*, « une fiction qui, au dire de son auteur, raconte l'erreur d'une vie et la vie d'une erreur² ». La vie, en l'occurrence, étant celle d'un poète allemand, Gottfried Benn (1886-1956), qui en est venu à trahir. On peut trahir pour quantité de raisons. Benn trahit parce qu'il s'est trompé³. D'une certaine manière, on peut dire que son erreur n'était pas intentionnelle. Il n'est donc pas coupable. Telle est la thèse de Pierre Mertens. Cette démonstration retiendra plus particulièrement mon attention : comment, dans ce roman, l'écrivain arrive-t-il à mettre en scène le mensonge et la trahison, lui qui affirme que « le plus sûr moyen d'inventer, c'est encore de partir du réel⁴ » ? Ce goût du paradoxe revisité n'est pas sans rappeler la nouvelle de Jorge Luis Borgès, *Thème du traître et du héros*⁵, où les frontières morales semblent suggérer une certaine labilité.

1/ Pierre Mertens, *L'agent double*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1989, p. 11.

2/ Pierre Mertens, *Les éblouissements*, Paris, Seuil, 1987, quatrième de couverture.

3/ Voir également, à ce propos, *Pierre Mertens, trente ans d'écriture, Trois entretiens avec Jacques De Decker*, Bruxelles, L'ambedui, 1995, p. 49-50.

4/ *Ibid.*

5/ Jorge Luis Borgès, *Fictions*, traduit de l'espagnol par Roger Caillois, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1994, p. 250-261.

J'élargirai ensuite l'analyse de cette articulation à d'autres textes mertensiens⁶ où les deux notions envisagées se retrouvent en exercice : *Une Paix royale* (1995), *La Passion de Gilles* (1982) et *L'Inde ou l'Amérique* (1969).

A. Les Éblouissements

1. ERREUR, TRAHISON D'UN PERSONNAGE HISTORIQUE

Figure marquante de la littérature allemande, Gottfried Benn « incarne, en sa personne, toutes les contradictions de son temps, de son pays⁷ ». Profondément meurtri par la ruine nationale que la débâcle de 1918 a partout instaurée, il s'est très vite senti concerné par l'histoire et la politique et il a cherché, de diverses manières, à corriger cet affront.

Petit retour sur image.

Fils d'un pasteur luthérien, Benn fait des études de théologie dans la célèbre université de Marbourg puis se lance dans la médecine militaire à Berlin. Une double formation qui, de toute évidence, marque son œuvre littéraire. Ainsi, dès 1912, son premier recueil *Morgue*, de veine expressionniste, revendique la révolte individuelle à travers une mise en scène dure et pathétique des corps, qui lui vaut succès et scandale. Selon l'heureuse formule de Pierre Mertens, il écrit des textes « hantés par de noires fulgurances » qui n'ont pu que dérouter son époque. Mais le poète a surtout le courage d'exprimer des opinions inattendues. Ainsi milite-t-il pour la règle de l'imaginaire contre le non-sens de l'Histoire, contre le nombri-lisme de l'Homme ; il professe le culte d'un art en dehors de l'histoire :

Ma conviction — peut-être une fatale erreur ? — fut de croire que la vie de l'esprit requiert ce qu'il y a de meilleur en l'homme et se déroule quelque part au-dessus de la mêlée (p. 234).

Pendant la guerre 14-18, Gottfried Benn se trouve lié à la Belgique d'une manière particulière : il vient, en effet, à Bruxelles en tant que médecin militaire au service du Kaiser pour y soigner « les putains

6/ Le thème de la trahison s'avère très porteur dans l'œuvre de Mertens ; présent dès les premiers textes, il se retrouve également dans les tout derniers, comme les articles publiés l'automne 2010 dans *La Libre Belgique* (« La vie sauve »).

7/ Pierre Mertens, *Les Éblouissements*, *op cit.*, p. 18. (Désormais, le renvoi à ce roman se fera grâce aux chiffres entre parenthèses clôturant les citations).

qui poussaient le patriotisme jusqu'à contaminer les soldats allemands en garnison dans notre belle capitale ». Et, en tant que médecin légiste, il a également assisté à l'exécution pour « haute trahison » d'un personnage que cette mort atroce et injuste rendra à jamais mythique : Edith Cavell⁸. Des « hasards » lourds de sens pour l'écrivain Mertens...

Au début des années 30, il sympathise avec le régime nazi. À l'encontre de ses amis écrivains — juifs, pour la plupart — il décide de rester dans son pays et mise sur un redressement de l'Allemagne où l'expressionnisme deviendrait l'esthétique officielle (on pense à l'Italie et au futurisme). Fort heureusement, sa fascination pour le national-socialisme, son « éblouissement » comme dira Pierre Mertens, est de courte durée : dès 1935, déçu par les agissements du régime, il revoit son engagement et opte, selon son expression, pour « un exil intérieur ».

Dès 1936, une revue SS attaque la poésie expressionniste, la taxant de *juive, dégénérée et homosexuelle* ; Benn est dénoncé l'année suivante puis défendu par Himmler ; en 38, il est interdit de publication.

Il rejoint alors la Wehrmacht et passe la seconde guerre en poste dans l'est où il continue à écrire poésie et essais.

Après la guerre, ce sera au tour des Alliés de l'interdire de publication.

Dès 1950, le vent change : il reçoit le prix Georg Büchner en 51 et, l'année d'après, celui de la Biennale de Knokke-le-Zoute. Cinq ans avant sa mort, Benn est perçu par ses contemporains comme le survivant d'une glorieuse génération d'écrivains que la guerre a décimés moralement (les Mann au grand complet, le compositeur Paul Indemith, Bertold Brecht, Stefan Zweig, Alfred Döblin, Franz Werfel, etc.). Il semble le précurseur des idées nouvelles qui permettront de rebâtir l'Europe...

Erreur, trahison, condamnation, acquittement : autant de situations extrêmes qui ont ponctué l'existence de l'écrivain allemand et viennent le désigner comme un « sujet » d'élection pour Pierre Mertens : Gottfried Benn ne fait-il d'ailleurs pas partie de la famille des *impardonnables* ? Cette catégorie particulière d'écrivains,

8/ Voir à ce propos l'article de Bernadette Desorbay, « Pardon difficile. Traces de la Guerre de 14 dans *Les Éblouissements* et *Une paix royale* de Pierre Mertens», dans *Mémoires et Antimémoires littéraires au XX^e siècle. La Première Guerre mondiale* (second volume), sous la direction de Annamaria Laserra, Nicole Leclercq et Marc Quaghebeur, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2008, p. 149-169.

identifiée par Cristina Campo⁹, a éveillé de nombreux échos chez Pierre Mertens. « La perfection réussit à multiplier des instants de vie que traque une dévorante passion de la vérité », affirme-t-elle ; ou bien encore : « Ceux qui se sont sentis capables d'affronter la beauté ont en réalité des yeux héroïques. Ils ont vu la beauté et ne s'en sont pas détournés. Ils ont reconnu sa perte sur la terre et par mérite l'ont acquise en esprit¹⁰. » En écho, dans *Une seconde patrie*, l'écrivain belge insiste sur le rapport du sublime au testamentaire :

Les mots sublimes sont les mots de la fin. Que se passe-t-il alors quand une œuvre en son entier énonce et répète les mots de la fin ? Certains ne lui en sauront pas gré, n'apercevront pas le don qu'elle fait, ce salut qu'elle apporte — et ils ne lui pardonneront pas. L'exigence spirituelle doit être expiée par une mise en quarantaine. Le grand écrivain qui a eu le courage d'exprimer des opinions inattendues doit en payer le prix : on ne pardonne pas aux prophètes, on les censure, on leur fait des procès, on les insultraise. Ils suscitent suspicion, haine, rejet¹¹.

2. ERREUR, TRAHISON D'UN PERSONNAGE DE FICTION

L'auteur des *Éblouissements* suit chronologiquement la biographie de son personnage. Les sept chapitres du roman mettent en scène les moments-clés de l'existence du poète, et sont, à chaque fois, annoncés par le nom d'une ville, une date ainsi qu'un titre ; ils se suivent à dix ans d'intervalle, jusqu'à la mort. Seul le premier anticipe le moment ultime et balise petite et grande histoire depuis son évocateur « Knokke-le-Zoute, 1952. La mer¹² ». Une construction qui semble orchestrer la matière en boucle comme pour mieux l'enserrer et laisser résonner dans toute sa spécificité la fin de ce parcours... Pétrarque n'affirmait-il pas *un bel morir tutta una vita onora* ?

Le cinquième chapitre, « Hambourg, 1936. L'erreur », aborde le cœur du problème : comment le poète allemand a-t-il pu choisir quelque temps l'idéologie nazie ? C'est là qu'est frontalement traitée la question de « se tromper, trahir ».

9/ Cristina Campo, *Les Impardonnables*, traduit de l'italien par F. de Martinoir, J.-B. Para et G. Macé, Paris, Gallimard, coll. « L'Arpenteur », 1992.

10/ *Ibid.*, p. 115.

11/ Pierre Mertens, *Une seconde patrie*, Paris, Arléa, 1997, p. 148-149.

12/ La scène se passe en effet sur le littoral belge, à l'arrière-saison (le 12 septembre 1952), lors de la remise du prix de la Biennale de Poésie de Knokke-le-Zoute, qui, dans cet après-guerre tumultueux, était venu consacrer Gottfried Benn.

Ce chapitre relate, sous forme de conversation, les retrouvailles de Gottfried Benn — un père de famille, cette fois — avec sa fille aimée — Nele — qui vit à l'étranger, à Copenhague. Il a cinquante ans, elle, « un peu plus de vingt ans ». C'est ainsi l'occasion belle de faire le point sur le passé récent et de porter un jugement sur les décisions prises. Sous le regard de Nele, qui, au fil des répliques, ne manque pas de s'ériger en juge, Gottfried Benn se lance dans une analyse circonstanciée des événements qui l'ont conduit à rallier le parti nazi.

La vie de l'écrivain allemand a, en effet, basculé au début des années 30, lorsqu'il a décidé de rejoindre l'histoire et de « s'associer à la communauté du peuple¹³ ». Il s'est reconnu, à ce moment-là, sensible au désir du peuple allemand de sortir de l'abattement où l'avait plongé la Première Guerre mondiale. Ainsi qu'il l'écrit, en 1933, à Klaus Mann — exilé à Sanary (Var) — ce qui le touche, lui, Benn, c'est « le droit d'un peuple à se donner une nouvelle forme de vie, même si elle ne plaît pas à d'autres¹⁴ ». Ce pari sur l'Histoire (avec un grand H !) le conduit à rallier le nazisme quelque temps et il devient, comme dit Pierre Mertens, « un compagnon de route de la barbarie ».

L'erreur du docteur Benn lui est fatale et provoque une exclusion générale : il est, en toute logique, rejeté « de l'intérieur » par les émigrants, ses anciens amis, artistes juifs, puis ce sera le tour du nouveau Reich de bannir le poète de son giron.

Je vais être d'un jour à l'autre, insulté dans les colonnes des journaux officiels du parti. J'y serai, paraît-il, traité de porc et mes œuvres, de vermine judaïque et abjecte. Depuis quelque temps, je le pressentais (p. 229).

Celui qui pensait que « c'était en Allemagne qu'il avait à vivre son destin », est d'abord radié de l'Association nationale-socialiste des médecins, sous couvert d'une improbable origine juive ; il est ensuite refusé à l'Union des écrivains nationalistes. Il trouve une parade : il reconstitue son arbre généalogique, « il se fait établir un *brevet d'aryanisme* », comme dit sa fille. À peine réintégré, il démissionne tant de l'Association nationale-socialiste des médecins, que de l'Académie prussienne des Arts et se réfugie alors dans la Wehrmacht.

13/ Gottfried Benn, *Double vie*, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte, « La lyre et l'épée », Paris, Éditions de Minuit, p. 98.

14/ *Ibid.*, p. 84.

Arrêtons-nous un instant sur l'explication que le roman donne de cette erreur. C'est là qu'apparaît le dispositif¹⁵ mertensien qui va permettre de « comprendre » la trahison de Gottfried Benn ; selon l'auteur, elle n'était pas prévisible : un intellectuel de la trempe de Benn aurait dû — pu — de toute évidence, déceler « les mensonges totalitaires que drainaient les événements » (p. 233). Un rappel de l'histoire circonscrit tout d'abord les événements et situe les enjeux de théorie esthétique chère au poète :

Il professait, depuis si longtemps, que l'artiste devait se retirer de l'histoire, qu'il ne devait pas se mettre au service « des causes qui n'existent que dans le discours des techniciens et des guerriers », quand ils entendent masquer sous un verbiage humaniste leurs pires forfaitures (p. 233).

La décision de s'inscrire dans l'Histoire — qui est l'occasion de ce faux pas — n'aurait en principe pas dû le provoquer. Or, il a échoué. Il en explique à Nele les raisons ; c'est une confession désarmante, écrite en « je », qui analyse comment sa propre mouvance psychologique a été propice à engendrer une telle erreur :

Je traversais une période de creux, presque de somnolence. Je manquais de conviction. Je mourais d'ennui. C'est un état dange-reux. On ne devrait plus jamais être distrait. Cette sorte de paresse est mère du reniement. Tout un destin peut alors se jouer sur un croc-en-jambe qu'on se fait à soi-même. Il y a des lueurs d'aveu-glement comme il y a des lueurs de génie. C'est l'éblouissement de l'imbécillité. Le mot éblouissement a deux sens : l'un renvoie à la lumière, et l'autre à la nuit (p. 234).

Étrange personnage, « humain, trop humain ». C'est l'ennui, la paresse qui ont été pour lui cause de fourvoiement. L'ennui, la paresse, un état, un sentiment, un mode d'être, une seconde nature qui peuvent être engendrés par la mélancolie, cette « vieille maladie d'intellectuel ».

Après son approche fine et circonstanciée des mécanismes qui ont porté un être à l'erreur, le chapitre continue à évoquer les positions idéologiques du médecin et donne au lecteur de comprendre pourquoi Gottfried Benn ne cédera jamais au mirage faussement rassurant de l'analyse critique. Mais, ne l'oublions pas, l'homme d'une erreur, le citoyen félon, le poète « qui a trahi un instant la fière pauvreté des mots » est aussi un homme qui a servi sa patrie et les valeurs prônées par le régime auquel il a adhéré quelque temps.

15/ « L'auteur ne crée pas seulement ses propres personnages, mais aussi ses propres lecteurs : d'une fois à l'autre, il décide de ce qu'ils doivent connaître et ignorer, il règle leur crédulité ou incrédulité en modifiant la hauteur des plates-formes qu'il met à leur disposition. », Mario Lavagetto, *La cicatrice de Montaigne. Le mensonge dans la littérature*, essai, Paris, Gallimard, coll. «L'Arpenteur», 1997, p. 8.

Ainsi, très attentif à la « vérité historique », le roman *Les Éblouissements* ne présente pas Benn comme un traître, même si la référence à la trahison traverse tout le roman.

3. « UN VISIONNAIRE AVEUGLÉ »

Dans un article de *L'agent double*, « Gottfried Benn, un visionnaire aveuglé¹⁶», Pierre Mertens déploie sa vision du cas Benn.

C'est pour l'écrivain l'occasion d'instruire le procès du poète allemand : « pour me purger d'éléments qui encombreraient, englueraient, alourdiraient le roman », ponctue-t-il, « histoire de m'autoriser à continuer l'écriture d'un sujet scabreux et difficile ». Toujours est-il que dans ce texte, il instruit son personnage de traître, ou plutôt, quelqu'un qui est dit traître au fil des nombreux discours d'identification à des valeurs pouvant basculer au cours de l'histoire. Traître, c'est celui qui est trahi par les discours du temps, c'est celui qui a failli mais n'a pu devenir un héros... la faute à l'histoire et au discours sur les valeurs !

Le traître trahi est une victime¹⁷, et c'est pour cette cause que se lève l'écriture pleine de commisération de l'auteur des *Éblouissements*. Le traître a raison de se protéger de la trahison de l'autre. Tout se joue en miroir. C'est une mise en abyme vertigineuse (on pense à la victime expiatoire, chez Ezéchiel : « les pères ont mangé du raisin vert et les dents de leurs fils en ont été agacées »).

Après quelques considérations générales sur l'acte de trahir et le renvoi aux grands exemples historiques, (d'Alcibiade à Coriolan), Pierre Mertens propose une « anthologie raisonnée des erreurs » pleine d'humour et d'érudition. Puis il en vient à un chapitre intitulé « la trahison d'un clerc », où il retrace les grandes lignes de la vie de Gottfried Benn. Il met en scène l'erreur, le réveil nationalistes ; il retient en sa faveur toute absence d'opportunisme, souligne « l'exil intérieur » dont a été frappé Benn (tant le médecin que le

16/ Pierre Mertens, « Gottfried Benn, un visionnaire aveuglé », dans *L'agent double*, Bruxelles, Complexe, 1989. D'abord paru, en 1988, dans un numéro de la revue « Le genre humain », dirigée par Maurice Olender, consacré à la trahison, cet article a été rédigé l'été 86, à Ostende, pendant la rédaction des *Éblouissements*.

17/ Ou, pour le dire avec une certaine dédramatisation, comme Claude Javeau : « Ni déviation ni aberration, la trahison est un mode régulier de relation sociale. Elle n'est aussi souvent qu'une question de point de vue : le traître d'ici est le héros de là-bas, et le mensonge peut être pieux. Il est des cas où elle est recommandable, d'autres où elle est répréhensible », dans *Anatomie de la trahison*, Belval, Circé, 2007, quatrième de couverture.

poète ont, en effet, très vite été interdits de fonction), bref, Pierre Mertens orchestre « la fable d'un traître trahi ».

La parole est ensuite « donnée » à l'accusation. Dans le chapitre « Ni amnistie ni amnésie », Susan Sontag, Marthe Robert, Pier Paolo Pasolini condamnent Gottfried Benn. À chaque fois, Pierre Mertens, avocat de la défense, réfute les arguments, corrige certains excès, dénonce plusieurs outrances. Il envisage ensuite « les pièges de la cohérence » où il étudie le poids du déterminisme personnel ou historique avant de méditer sur l'apolitisme. La « mésaventure singulière » de Gottfried Benn est alors envisagée dans son articulation à l'histoire : l'artiste doit-il (ou non) jouer dans l'histoire ? C'est pour l'écrivain belge un problème récurrent dont la gravité serait à repenser. Et il ajoute : Gottfried Benn, « le temps de sa méprise n'a pratiqué qu'une sorte de *national-socialisme privé* »; il n'était pas raciste et était traité de juif par la propagande nazie.

Tout en nuances, le plaidoyer s'orchestre pas à pas et traite *in fine* l'absence d'auto-critique.

Benn a préféré, dit Pierre Mertens, parler dans son autobiographie, *Double vie*¹⁸, d'une « errance idéologique, que de manifester ouvertement du remords ». N'est-ce pas plus honorable, se demande l'écrivain, que « la mortification complaisante ou le fanatisme de la contrition » ? Ce qu'a fait Benn, et c'est respectable, c'est de déposer le bilan devant sa propre faillite et laisser l'œuvre dans son ensemble s'exprimer par elle-même. Une œuvre exceptionnelle qui, depuis *Morgue* (1912) jusqu'à *Après-lude* (1955), nous parle :

Du scandale de la mort. Des tendances totalitaires de la pensée. Du corps humain. Du « peu de réalité ». De la désintégration du sujet. De la discontinuité du *Moi*. De l'engendrement de tout contenu par la forme même dans laquelle il se coule¹⁹.

Double vie est un livre qui a véritablement passionné Pierre Mertens, peut-être moins en raison de ses témoignages que par son évidente rétention d'information : « il était plein de blancs, plein de silences (...) il fallait donc essayer de les combler, de les rectifier, de guérir ce livre de son révisionnisme partiel²⁰ », affirme-t-il à la Chaire de Poétique. On perçoit dans ces déclarations combien l'ardeur du justicier s'est enflammée pour restaurer toute la vérité du « cas Benn », poète, médecin, grand humaniste compassionnel, visionnaire un temps

18/ Gottfried Benn, *Double vie (Doppelleben)*, traduit par A. Vialatte, Paris, Éditions de Minuit, 1954.

19/ Pierre Mertens, *L'agent double*, *op. cit.*, p. 232.

20/ Pierre Mertens, « Vérité de la fiction », *op. cit.*, p.50.

aveuglé²¹ par la barbarie nazie. Comme l'écrivain, à la suite de Paul Valéry, aime le répéter : « Un homme est toujours plus compliqué que ses idées ! » *Les Éblouissements* ont ainsi pris l'allure d'un « voyage au bout du fourvoisement » et d'un plaidoyer nuancé pour l'honneur d'un homme qui s'est trompé, qui a trahi, qui ne s'est livré à aucune autocritique ... mais que les jeunes générations considèrent comme le seul maître du passé à sauver ! C'est là qu'émerge un thème cher à l'auteur belge, celui de la fameuse *seconde vie*, portée par l'œuvre et qui, désormais, s'exprime à la place de son auteur²²...

Mes personnages sont toujours des reconquérants, ce ne sont pas des conquérants, ce sont des gens qui ont quelque chose à regagner. Ils ont tous, au départ, perdu quelque chose, ils sont en faillite, ils se mettent quelquefois en banqueroute, mais c'est pour avoir à reconquérir le terrain perdu. Et quelquefois ils y arrivent.

B. L'erreur et la trahison dans l'œuvre mertensienne... quelques exemples

Chacun de nous possède une seconde patrie où tout ce qu'il fait est innocent. (Musil)

Une Paix royale

Un même type d'intérêt porté à l'histoire et à ses vicissitudes se retrouve dans *Une Paix royale* (1995) que Pierre Mertens considère, ainsi qu'il l'affirme à la Chaire de Poétique, comme son *autofiction absolue* :

Elle commence exactement comme ma vie, le 9 octobre 1939, par la décision du Führer d'envahir bientôt la Belgique, au printemps 40, et j'accompagne cet enfant à travers toute l'histoire de son pays²³.

Erreur, trahison et seconde vie, ces données apparues marquantes dans *Les Éblouissements*, sont déclinées, cette fois, dans le registre national belge. Si l'écrivain ne voue aucune dévotion « people » à la royauté, il s'avoue volontiers fasciné par le rôle du roi maudit : un souverain qui abdique prend ainsi très vite pour lui des allures de personnage shakespearien. L'histoire de la chute²⁴ du roi des

21/ Pierre Mertens, « Gottfried Benn. Un visionnaire aveuglé », in *L'agent double*, *op.cit.*, p. 197-234.

22/ Pierre Mertens, « Vérité de la fiction », *op. cit.*, p. 49.

23/ Pierre Mertens, « Vérité de la fiction », *op.cit.*, p. 51.

24/ Le thème de la chute occupe une place particulière dans l'œuvre de Mertens. Écoutons l'écrivain : « Dans mes livres, il y a toujours des chutes (d'Icare). Mais la chute peut être aussi une victoire. C'est à partir du désespoir que l'on peut rebondir car c'est lui qui permet de prendre conscience de ce que l'on est, puis de se reconstruire. Il faut savoir perdre pour gagner. Le naufrage est la clé de la voie future », dans Manfred Flügge, *op.cit.*, p. 112.

Belges le hantait, depuis l'enfance²⁵, et il n'aura de cesse de la restituer dans une autre lumière. Une lumière qui vient, ici aussi, du « rebond » de l'homme. Léopold III, pour l'écrivain, est avant tout « un monarque qui a perdu un pays et gagné le monde ». Après ses errements, il a eu cette force et cette liberté de choisir et d'accomplir une seconde vie extraordinaire : une carrière d'ethnologue, où il est parti à la découverte des peuplades amazoniennes. Apprécié à sa juste valeur par ses pairs (notamment par Michel Leiris), il a, d'une certaine manière, obéi à l'injonction de l'aphorisme de Ricardo Reis que Mertens a choisi comme épigraphe : « Assieds-toi au soleil. Abdique et sois roi de toi-même²⁶. » Au-delà de l'erreur ou de la trahison (ou bien *par* l'erreur...), il a regagné le droit à l'estime et à la création. Riche, subtile et contrastée, la personnalité du roi trouve dans ce roman une mise en scène exceptionnelle, jusque-là inédite dans les lettres belges.

Ce roman a cependant fait l'objet d'un procès intenté par la Princesse Lilian et le Prince Alexandre pour diffamation et atteinte à l'honneur des personnes. Pierre Mertens s'en expliquait en ces termes à la Chaire de Poétique²⁷ :

De juriste, je me suis bizarrement retrouvé justiciable²⁸ ! Façon originale de boucler la boucle, que je n'avais pas tout à fait prévue, qui m'a laissé dans un premier temps assez pantois et où j'ai fini, à la réflexion, par trouver une logique parfaite. Parce qu'un procès imbécile a rendu justice au genre que je pratique, ce qui n'est pas une mauvaise nouvelle. La fiction, le roman sont scandaleux. Par nature. Ils ne peuvent que l'être, ils n'ont pas à désirer l'être, il serait même

25/ Voir l'anecdote concernant l'abdication de Léopold III dans M.-F. Renard, *Pierre Mertens ou la comparution de l'enfance*, Paris/Louvain-la-Neuve, De Boeck-Larcier, 2010, p. 30-31. P. Mertens avait aussi pensé à un livret d'opéra — qui n'a pas vu le jour — où, au troisième acte, Léopold III, le roi félon, voguait sur un radeau en Amazonie...

26/ Cette citation de Pessoa/Ricardo Reis est l'épigraphe d'*Une Paix royale*.

27/ Pierre Mertens, « Vérité de la fiction », *op. cit.*, p. 52.

28/ Le procès n'est pas qu'une affaire de juriste ! L'écrivain Mertens n'affirme-t-il pas également que « toute vie idéologique d'écrivain commence dans la matrice d'un grand fait divers, d'une affaire d'État, d'une affaire politique, ou tout simplement, d'une affaire sociale ? (Chaire de poétique, *op. cit.*, p. 42). Pour lui-même, il cite alors trois exemples : l'affaire Rosenberg (ces « espions » travaillant au profit de l'Union soviétique : des « traîtres » jugés et exécutés « à la chaise électrique pratiquement sans jugement ») ; le cas de Caryl Chessman, exécuté alors qu'il se défendait seul et puis, enfin, la catastrophe minière de Marcinelle, en 1956, qui « s'est clôturée par un procès lamentable où les vrais responsables n'ont jamais été condamnés ». Autant d'exemples, autant de procès venant juger des erreurs et des trahisons... Rappelons également que l'exposition rétrospective de l'œuvre et la vie de l'écrivain, organisée à la Biblioteca Wittockiana, à Bruxelles, en mars-avril 2010, s'intitulait — sur une suggestion de Jacques De Decker « Autres formes de procès » !

ridicule de vouloir le devenir. Mais ils le sont par nature, tels qu'ils sont nés, sur les fonts baptismaux. J'ai vécu en petit ce que Rushdie a vécu en très grand, et ce n'est pas une mince affaire. Pourquoi est-ce qu'un grand pouvoir théocratique a préféré s'en prendre à un poète, et à un romancier en particulier, plutôt qu'à un homme des sciences humaines, à un politique, un psychanalyste, un sociologue ... Pourquoi s'en prendre à un inventeur de fictions ? Parce que l'inventeur de fictions est plus dangereux, il fait rêver, et rien n'est plus dangereux que de faire rêver ses lecteurs.

Signalons — même si cette « bonne » nouvelle est passée presque inaperçue — que Pierre Mertens a été acquitté...

La Passion de Gilles

Erreur et trahison trouvent aussi, quelques années plus tôt, en 1982, dans *La Passion de Gilles*²⁹, un champ d'application étonnant³⁰. Pour ce livret d'opéra, Pierre Mertens a choisi un sujet historique peu exploité : la rencontre de Jeanne d'Arc et de celui qui fut son « dévoué lieutenant, l'espace d'une saison », Gilles de Rais. Si la figure de la Pucelle d'Orléans, la « militante obstinée » et « l'aventurière changeant sa vie en destin » nous est bien connue, l'on sait peut-être moins que le seigneur de Rais, après son escorte de Jeanne jusqu'au siège de Paris, en 1429, a sombré dans les crimes les plus abominables : les viols et les meurtres d'enfants. Le texte de Mertens va donc relater, en trois temps, la vie de cet homme. Mais, au-delà de ce « fait divers » — comme il le nomme lui-même — c'est d'une curieuse et paradoxale similitude que l'écrivain veut parler.

À près de dix ans d'intervalle, Jeanne et Gilles ont été jugés et suppliciés. Et, chose incroyable, tous deux, ils ont été stigmatisés comme « relaps, hérétique, sorcier », puis jetés aux flammes. Or, elle, incarne le Bien, lui, le Mal. Et Pierre Mertens de ponctuer³¹ :

La sainte et le démon ont ainsi connu une semblable destinée. C'est pourtant de Jeanne — et non de Gilles — que ses juges dirent « qu'on n'avait jamais vu en France un pareil monstre » !

L'écrivain se garde toutefois de gloser ces étrangetés de la justice ou de l'opinion publique; il prend plutôt la peine d'essayer de

29/ Pierre Mertens, *La Passion de Gilles*, Arles, Actes Sud, 1982, p.12.

30/ Un curieux air de famille existant entre G. de Rais et G. Benn avait déjà été évoqué, par l'écrivain lui-même, in *Pierre Mertens, l'Arpenteur, entretien avec D. Bajomée*, Bruxelles, Labor, 1989, p. 50.

31/ *Ibid.*, p. 14.

comprendre³² — et d'absoudre ? — le revirement chaotique de Gilles³³ :

Tout ce en quoi il avait mis sa foi a été bafoué. Il assiste à la condamnation et à la mise à mort de celle qui incarnait toutes les espérances.

En clair, puisque Dieu n'existe pas — plus ? — le pire est permis... C'est de nouveau le cas du traître trahi qui se profile ici et Gilles n'est en fin de compte qu'une victime ! Dans cette tragédie faustienne, le blanc et le noir donnent l'impression de pouvoir insidieusement s'inverser.

L'Inde ou l'Amérique

Parmi ces quelques exemples, comment oublier que le premier roman de Pierre Mertens, *L'Inde ou l'Amérique*, n'est autre que l'histoire d'un fourvoiement, d'une erreur ? Christophe Colomb cherchait un monde et en découvre un autre. Quant au héros, Julien, l'enfant-roi, il traverse des moments bien lourds tant dans sa vie familiale que scolaire.

À la maison, il est notamment confronté à un « usurpateur » : c'est un autre enfant, Emmanuel, dont « les parents sont partis à la guerre, ou à la colonie » ; et, comme ceux-ci ne reviennent pas, l'enfant s'incruste ; d'ailleurs³⁴ :

Il ne cesse de grandir. C'est déjà presque un homme à présent.

Une sourde rivalité grandit entre les garçons, malgré les efforts de la mère³⁵, qui n'est, elle, que toutes louanges à l'égard d'Emmanuel, ce « grand frère sans reproche et explorateur intrépide ». Un véritable amour-haine s'installe dans le cœur de Julien qui va tenter, comme pour l'apprivoiser, de « l'illustrer » :

Un Esquimau paraît sous un palmier, tout emmitouflé, le soleil darde ; et voici un nègre nu à cheval sur un iceberg (...) « Ça, c'est

32/ Cela permet, toutefois, à Mertens de déclarer : « la procédure déclenchée contre le seigneur de Rais constitue le procès de toute une époque », pour associer ensuite Gilles et Adolf Eichmann... (*Ibid.*, p. 15).

33/ *Ibid.*, p.14.

34/ Pierre Mertens, *L'Inde ou l'Amérique*, Paris, Seuil, 1969, p. 22.

35/ Dans son analyse de la figure de l'usurpateur, Anne-Marie Beckers retrace les détours pris par Mertens dans plusieurs romans pour aborder ce sujet, jadis tabou, de l'amant de la mère. Elle donne ainsi à voir comment l'expression d'un profond ressentiment arrive, au fil du temps, à se dire ouvertement. (« Pierre Mertens tout simplement », in *Pierre Mertens. La vérité de la fiction*, Bruxelles, L'Ambedui, 1998, p. 79-80).

Emmanuel. Il est explorateur et s'est trompé de route. Il voyage trop. Il voyage mal. Ici, il a trop chaud, et là, il a trop froid (...) « Vous ne connaissez pas Emmanuel. Moi bien. C'est mon ennemi. J'aime bien Emmanuel ».

Quoi de mieux que paradoxes et oxymores pour exprimer une profonde ambivalence³⁶ !

À l'école, la vie est tout aussi compliquée. Julien est tenu pour un faussaire par ses compagnons d'études et il accumule les trahisons (dans son travail³⁷, ses amours, ses amitiés, etc.). Qui plus est, il écrit un roman-fleuve dont le héros est... un traître, aussi redoutable que valeureux et admiré ! Le narrateur s'explique³⁸ :

Quant au traître, on ne disait nulle part quelle cause il avait pu trahir ni de quelle façon. (...) Ses ennemis eux-mêmes reconnaissent volontiers sa bravoure et sa loyauté, ils le traitaient en brigand d'honneur. On soupçonnait enfin qu'ils épargnaient à dessein un adversaire qui était toute leur raison d'exister.

La punition du traître — sa mort — est ce qui semble au jeune écrivain, Julien Delmas, la chose la plus difficile à concevoir :

Le traître courait toujours.

Ce n'était pas encore aujourd'hui que se rendrait le jugement ; tous ceux qui, en classe, aspiraient évidemment à voir le méchant puni en seraient pour leurs frais.

La mort de ce traître (...) cette exécution capitale qu'il s'arrogeait le droit d'ajourner *sine die*.

Cette mise en abyme de l'acte d'écrire recourt, comme il se doit chez l'écrivain, au langage juridique et met en scène le dispositif du procès. Le narrateur parle ainsi de « jugement », « d'exécution capitale », « d'erreur judiciaire », « d'avocat d'une cause perdue d'avance »... On trouve donc, d'entrée de jeu, dans l'œuvre de Pierre Mertens, ce choix thématique particulier et cette même orchestration subtile de sentiments contraires. Mais, comme celui-ci le reconnaissait dans un entretien avec Jacques De Decker³⁹ :

On est très cohérent, finalement, quand on est écrivain, qu'on l'est vraiment. Donc obsessionnel. On écrit toujours le même livre. Et

36/ L'écrivain cite volontiers cette phrase de Bernanos : « L'âme, je vous la retourne comme un gant. »

37/ Peut-on « être à la fois victime et coupable » ? Voir les réflexions de Marc Quaghebeur à propos de la destruction par Julien de sa propre sculpture (dans M-R Renard, *Pierre Mertens ou la comparution de l'enfance*, op. cit., p. 12).

38/ Pierre Mertens, *L'Inde ou l'Amérique*, op. cit., 96.

39/ Pierre Mertens, *trente ans d'écriture. Trois entretiens avec Jacques De Decker*, op. cit., p. 45.

le vrai talent consiste à faire en sorte que ça ne se voie pas... C'est-à-dire que le grand règlement de comptes auquel on se livre, parce qu'on ne peut jamais l'épuiser et que c'est toujours à refaire, s'accomplit dans des espaces littéraires tout à fait différents.

*

* *

Notons, pour — momentanément — conclure, que le « grand règlement de comptes » avec la trahison se décèle également dans l'allégresse que met Pierre Mertens à transgresser les genres⁴⁰ :

Pour les grands romanciers, il ne s'est jamais agi que de trahir les lois du genre romanesque⁴¹.

Ainsi, le geste même de l'écrivain le met-il du côté du traître : c'est la condition *sine qua non* pour écrire une œuvre intéressante. Il cite *Madame Bovary* et les romans de gare, *Don Quichotte* et les lois du roman de chevalerie, *Guerre et paix* et le roman historique, Joseph Conrad ou Herman Melville et le roman maritime. Sans oublier que « Proust, Joyce, Kafka, Musil, ont trahi ensemble tout le roman en tous ses états⁴² ». En ce qui concerne sa propre pratique, Pierre Mertens a lui-même toujours eu beaucoup à cœur de se démarquer de chaque genre auquel il aurait pu être rapporté. « Ceci n'est pas un livret d'opéra », intitule-t-il sa préface du livret *La Passion de Gilles*. « Ne pas écrire de biographie », inscrit-il dans la postface de ce qui pourrait passer pour une biographie d'Alban Berg (*Lettres clandestines*). « Ma trilogie de l'enfance n'est pas une saga », soutient-il volontiers... Seule *Une Paix royale* fait exception et il n'hésite pas à la nommer son « autofiction absolue » ; (mais, faut-il le préciser, c'est de toute évidence un genre en continuelle redéfinition !).

C'est au neuvième cercle de l'enfer, dans les eaux du Cocyte glacé, que Dante Alighieri, met les traîtres. Judas, Brutus et Cassius —

40/ Mais s'il est bien vrai que la fidélité absolue aux « modèles » n'a jamais permis de création tout à fait marquante, jusqu'où la trahison constitue-t-elle un principe légitime de créativité ? Deux citations de Milan Kundera ; dans *Les Testaments trahis*, il parle d'une manipulation — parfois déloyale — de l'héritage des morts : comment les œuvres peuvent-elles être aimées sans être comprises ? Le même écrivain affirme toutefois dans *L'insoutenable légèreté de l'être* : « Trahir, c'est sortir du rang et partir dans l'inconnu »...

41/ Pierre Mertens, *L'agent double*, *op. cit.*, p. 31.

42/ *Ibid.*

qu'il considérait comme les plus grands — se trouvent, eux, broyés
encore un peu plus bas, dans la triple gueule de Lucifer...

Chacun son imaginaire !